

MÉMOIRE
(1857)

Francisque Sarcey : « Mon oncle » à Grenoble

par Georges Salamand

Uéritaire terreur des scènes parisiennes, royaume où, comme critique théâtral du journal « Le Temps », il régnera sans partage pendant près de quarante ans ; détesté des auteurs modernes, brocardé par les étudiants et quelques grosses pointures humoristiques de l'époque, Alphonse ALLAIS et Jules RENARD entre autres, Francisque SARCEY, alias « l'oncle », laissait faire et laissait dire, poursuivant son petit bonhomme de chemin d'écrivain célibataire, bonasse mais acidulé d'un « gros bon sens » souvent besogneux. Détestant les honneurs – il brocardera la Légion du même nom, ainsi que l'Académie française – ce Voltairien avait, sous le Second Empire, débuté une carrière prometteuse de professeur de Lettres, à sa sortie de l'école Normale Supérieure, tout d'abord au lycée de Chaumont, préfecture somnolente de la Haute-Marne. Contestataire dans l'âme, il décidera, lors de son passage, de laisser pousser et de conserver une barbe copieuse... pour l'unique raison que le ministricule de l'Instruction publique avait justement interdit cet ornement pileux, supposé être un apanage anarchiste, chez les enseignants. Pour punir cet athée rétif, le ministre le nommera, seul pantalon égaré chez les soutanes professorales, à Lesneven en Bretagne. SARCEY s'en trouvera bien mais le dira si mal qu'on le nommera illico à Rodez. Deux ans plus tard, en septembre 1854, le jeune agrégé récalcitrant arrive à Grenoble peu avant le premier train desservant la cité pour gagner son poste de professeur de Rhétorique au lycée de notre ville. Le premier contact est un enchantement : « les rues sont larges, pavées de cette pierre plate chère aux Parisiens. Il y a des trottoirs et des becs de gaz. On voit passer de jolies filles et cela réjouit les yeux », écrit, non sans malice, ce célibataire endurci, à sa mère restée à Dourdan. Pour se loger, le jeune professeur aura la chance de trouver sans peine une chambre

chez un vieux militaire « original et accomodant », le capitaine BOUCHARD, véritable mère-poule.

Grenoble, séjour divin !

Dès cette première rencontre, SARCEY ne tarit pas d'éloges sur les Grenoblois : « On dit que le Dauphinois est fin, faux et courtis. Je ne sais s'il est faux, mais pour la finesse et la courtoisie, elles se révèlent tous

les jours et dès l'âge le plus tendre ».

Les écoliers de Grenoble ont de la politesse et du charme. Ils sont à l'image de leur société. Avec eux, SARCEY estime que la discipline ne pose aucun problème. Les autres professeurs sont à l'avant : agréables et solidaires. Seul le proviseur fait tâche : « C'est un triple crétin médiocre qui a la manie de venir dans nos classes faire des discours aux élèves ».

Le recteur, par contre, est absolument délicieux. Ce frère de l'académicien français Désiré NISARD a beaucoup d'esprit. Frondeur et indépendant, il ne va jamais à la messe, mais anime les conversations avec les gens de robe, avocats et magistrats, la crème de la société grenobloise, bien avant les banquiers et les gens d'argent. Le courant passe, et ça se voit un peu trop, entre le recteur et le jeune professeur bientôt accusé par le parti dévot de propager les hérésies voltairiennes chez les jeunes têtes blondes du lycée.

Devenu la coqueluche de la société grenobloise - « on rit énormément à Grenoble. On danse, on va au théâtre, on joue », SARCEY s'y fait d'excellents amis qu'il cherchera à retrouver trente ans plus tard.

Il suit les bons conseils d'une mère d'élève, femme de l'avocat et homme politique de VENTAVON, ancienne gantière épousée par amour, très au courant des chaussetrappes et des sombres arcanes des

stratégies amoureuses locales, et fréquente la table, digne de celle de Lucullus, du président DUPORT LA-VILLETTE, égaré au milieu d'une vingtaine de conseillers d'apparence, seulement, austère.

Durant ses temps libres, le jeune professeur se lance dans l'écriture d'une opérette intitulée *Bonjour, mon oncle !* sorte de farce galante... D'où le surnom qui, par l'intermédiaire d'ALLAIS, habillera notre ami pour l'éternité.

Paradoxalement, c'est à Grenoble que SARCEY, après une pénible excursion en Chartreuse, décide d'abandonner l'enseignement pour le journalisme, et c'est de Grenoble qu'il expédie au directeur du *Figaro*, VILLEMESANT, sa lettre de candidature : « Je vous écris sans phrase... C'est la première fois que je touche à une plume (!) Pour parler de la province dans votre journal, j'ai l'avantage de vivre en province ». La signature est tout un programme : Satané BINET ! L'oncle était enfin devenu grenoblois.

